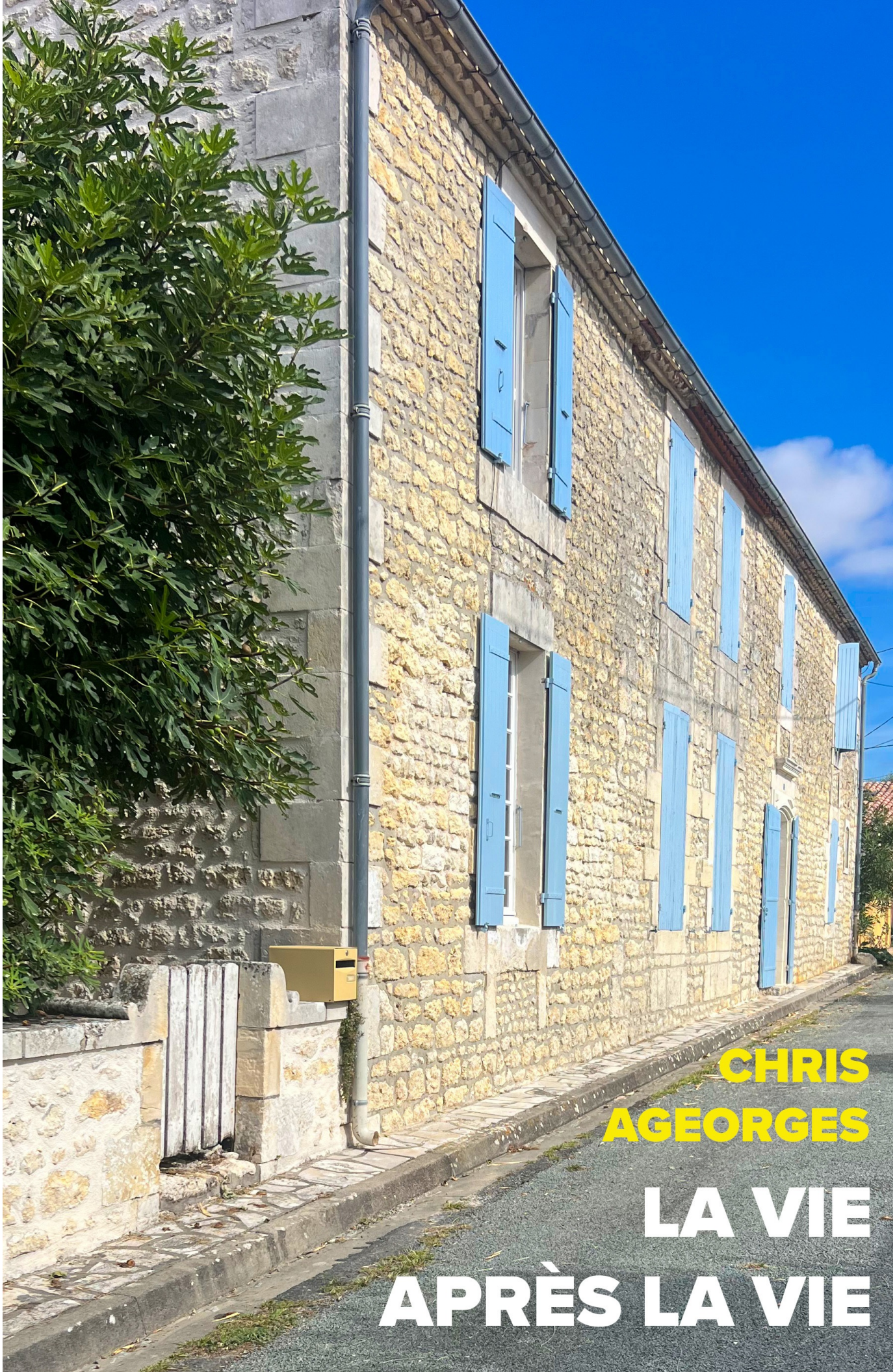


CHRIS AGEORGES

LA VIE APRÈS LA VIE

Chris Ageorges

La Vie après la vie

© Chris Ageorges, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-2095-0

Librinova

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

« Chaque génération se croit plus intelligente que la précédente
et plus sage que la suivante. »
George Orwell (1903-1950)

Chapitre 1

Le vol rectiligne d’une mouette traverse le ciel à quelques mètres au-dessus des marais salants. Deux ans déjà. C’est par choix que Clothilde, à quarante ans, est revenue habiter à Mornac-sur-Seudre, près de ses parents, là où ses grands-parents sont enterrés. Après avoir obtenu son master d’histoire en Science Politique à l’Université de Tours, et son CAPES en 2062, cette décision lui a paru naturelle. Alors qu’elle court sur la prise de Plordonnier, entre terre et mer, sillonnant entre les nombreux canaux et bassins, elle pense à Bruno. Une légère brume stagne à cinquante centimètres au-dessus des canaux. Clothilde se dit qu’il faudra revenir avec son réflex pour capturer cette atmosphère mystique inspirant la tranquillité.

Elle s’engage dans la grand rue vers la droite en direction du bourg. Un bref coup d’œil sur sa montre connectée lui indique qu’elle a parcouru neuf kilomètres à une moyenne de six minutes huit secondes au kilomètre. Elle sort trois fois par semaine courir. Au carrefour des rues des Halles et du Port, elle tourne à droite, passe sous les halles en bois vétustes, qui sont des vestiges du commerce de l’or blanc, moteur économique de la région d’une époque révolue, puis suit la rue du port, bordée de maisons aux volets bleus. La chaussée est parsemée de rustines de bitume ici et là, certains trous ne sont pas encore réparés. Elle aime ses routes de campagne, dont chaque imperfection parait révéler une histoire. Son regard s’accroche aux roses trémières qui poussent n’importe où et par n’importe quel temps. Indépendantes et résistantes.

Ses Asics la mènent près du cimetière communal, dont elle longe le mur à mi-hauteur alors que le vent de côté qui l’accompagnait jusqu’ici s’efface. *C’est curieux, ce silence qui règne aux alentours d’un cimetière*, pense-t-elle ; comme si la nature savait se montrer digne envers celles et ceux qui y reposent pour l’éternité. Seul le bruit rythmé de ses baskets sur la route gravillonnée trouble cette quiétude. Elle pense à sa grand-mère, à son grand-père. *Ils sont bien là*. C’étaient les parents de son père, Jean-Philippe. Ils l’ont bien mérité, leur repos éternel. C’est un peu à cause d’eux qu’elle tient sa passion pour les écrits et l’histoire. Ils s’étaient rencontrés au début de leurs carrières de journaliste au Monde. Elle, aux faits-divers, lui, à la chronique littéraire. Pourtant, l’écriture ne leur avait pas particulièrement porté chance ; ils avaient tous les deux perdu leur

travail en l’espace de trois mois quand elle était gamine, au moment de l’avènement de l’intelligence artificielle générative. Une révolution à l’époque. Une révolution que personne n’avait pressentie comme telle, du reste. Ça s’était fait normalement. Après, ils avaient végété entre les indemnités chômage, les salaires minimums, les salaires d’insertion et les petits boulots à droite à gauche.

Jean-Philippe et Caroline, la mère de Clothilde, avaient alors décidé d’élever leur fille loin de toutes ces choses-là dans ce village de neuf-cents habitants dans les Charente-Maritime, près de Royan. Lui, électricien, bien qu’il ait été infecté du virus de la lecture par ses parents, et elle, fleuriste. En ce temps-là, les métiers dits manuels étaient en vogue. Les différentes délocalisations qu’avait connue l’industrie et leurs effets négatifs sur l’emploi au XXe siècle n’étaient rien en comparaison du raz de marée créé par l’IA générative. Presque du jour au lendemain, des millions d’emplois étaient devenus obsolètes. Les métiers non intellectuels, non délocalisables avaient repris de la valeur à grand coup de négociations entre les syndicats et les patrons en quête de main-d’œuvre. Maçon, peintre, plombier redevinrent des métiers prisés aussi parce qu’ils n’étaient pas facilement remplaçables par des robots qui avaient envahi le marché après la deuxième pandémie du Covid. Tout ce qui était aides de cuisine, plongeurs, serveurs, masseurs, réceptionnistes et autres avait été substitué par des robots assez simples et relativement bon marché qui n’étaient jamais malades et ne bronchaient pas quand il fallait faire des heures supplémentaires ou travailler les jours fériés – sans compter l’économie immédiate des cotisations sociales pour l’employeur. Électricien et fleuriste semblaient être des choix sûrs. Et ça avait bien fonctionné. Pour un temps.

Clothilde sent cet air chargé d’iode, synonyme d’une certaine liberté et d’authenticité pour elle. Elle sourit inconsciemment. Si elle avait à choisir où elle devrait être enterrée, ce serait sans doute ici. Un cimetière tout ce qu’il y a de plus banal, avec des allées en herbe, un monument aux morts rappelant une guerre que tout le monde a oubliée, et pour les pierres tombales en bordure, l’ombre généreuse des pins parasols de l’autre côté de ce mur d’enceinte couvert d’une rangée de tuiles ocre.

C’est sa façon à elle de se déconnecter, son jogging. De prendre un peu de distance avec les cours qu’elle donne à l’université de Tours. Et puis, elle fait attention à se tenir en forme, si elle veut demeurer attractive, il faut qu’elle tienne la barre des cinquante-six kilos. Avec son mètre soixante-cinq, elle n’a pas le luxe du moindre dérapage. Enfin, elle arrive chez elle. Une petite maison

blanche traditionnelle aux volets bleus. La porte de la maison d'en face s'ouvre :

— Bien couru ? demande Caroline en traînant un arrosoir rempli d'eau. Elle porte une robe à fleurs qui souligne que les années n'ont en rien altéré sa ligne. Seules ses mèches grises trahissent son âge. Elle a les mêmes yeux bleus limpides que Clothilde.

— Super, maman, ça m'a fait un bien fou !

— Ça ne m'étonne pas… tu passes tellement de temps devant ton ordinateur ! Entre la préparation de tes cours et tes petites annonces !

— Ça va, maman, ne recommence pas !

Elle lui sourit et ouvre la ceinture élastique dans laquelle elle avait fourré son portable.

— Je ne dis rien !

Caroline commence à arroser les jardinières pleines de géraniums dont le rouge tranche avec le blanc immaculé du mur de la maison.

— Mais je suis bien contente que tu sortes prendre l'air de temps en temps !

Elle abaisse son arrosoir pour interrompre l'écoulement de l'eau et observe sa fille une seconde.

— Alors, tu nous le présentes quand, ce Bruno ?

— Maman ! Je vous le présenterai quand je serai sûre que c'est le bon !

— Eh bien ! On n'est pas près de le rencontrer !

— Tu exagères, maman !

Elle approche son portable devant le lecteur noir placé au niveau de la poignée de la porte. Le voyant LED clignote vert et la porte s'ouvre. Elle voit sur la table de la salle à manger un gros bouquet de roses rouges.

— En tout cas, il coche vraiment toutes les cases ! dit-elle pour elle-même en retirant ses chaussures de sport sur le pas de la porte.

— Je me suis aussi dit que c'était de sa part quand j'ai vu la camionnette de Gaultier apporter des fleurs chez toi ! Il aurait quand même pu les commander chez moi !

— Sensible comme il est, je pense qu'il aurait même évité de le faire intentionnellement avant de te connaitre…

— Un timide alors ?

— Pas vraiment, non !

Clothilde fait les trois pas qui la séparent de la table et saisit l’enveloppe blanche accrochée au bouquet. Michelle s’approche et se frotte à ses jambes. Pendant qu’elle donne une caresse machinale à sa chatte, les yeux de Clothilde parcourent la fine écriture manuscrite à l’encre bleue : « À celle qui a transformé ma vie. À toi, ma Clothilde adorée, ton Bruno. »

Chapitre 2

Dans la salle de bains, Clothilde allume la radio et ouvre le robinet pour remplir la baignoire. Un nocturne emplit la pièce, laissant la magie de Chopin répandre une atmosphère familière de bien-être et de tranquillité. Elle regarde son visage dans le miroir. *On ne lutte pas contre les rides*, se dit-elle. *C'est un combat inégal et inutile*. Elle va chercher quelques bougies dans la salle à manger et les dispose sur le pourtour de la baignoire. Après les avoir allumées, elle observe l'ensemble une seconde, tourne sur elle-même, repart dans le salon et revient avec un tabouret sur lequel elle dépose le vase qui contient le bouquet avec les trente-six roses rouges. Un rouge profond, quasiment cardinal. Clothilde est satisfaite.

Elle laisse tomber son short, retire son tee-shirt, le soutien-gorge de sport qui comprimait sa poitrine et plonge un pied dans l'eau agréablement tiède. Le chef-d'œuvre intemporel de Chopin est malheureusement interrompu par le flash info qui relate la visite de la chancelière Britta Erdoğan au palais de l'Élysée – première visite depuis le début de son mandat, il y a douze ans. Un évènement pour la relation franco-allemande. Clothilde laisse son corps pénétrer sous la surface de l'eau et prend un plaisir particulier à fixer son attention sur son épiderme, qui entre en contact millimètre après millimètre avec le liquide chaud. Le plaisir local ressenti par sa peau est directement communiqué à son cerveau, qui inhale goulûment chacune des bribes de cette joie éphémère. Elle regarde le bouquet de fleurs, sourit en pensant à Bruno et pose ses mains sur ses seins.

À cinq mille kilomètres de là, dans le *downtown* de Montréal, Bruno Lemeyer tient sa routine quotidienne avec son équipe. En tant que chef du département de la communication accélérée, il pilote un groupe d'environ cent cinquante personnes, dont les huit chefs d'équipe doivent rendre compte chaque matin entre 8 h et 8 h 30 des progrès ou des difficultés de leurs projets respectifs. Quand il a pris son nouveau job chez Estrella, Bruno a tout de suite établi cette sorte de réunion *shopfloor*, inhabituelle dans l'IT, mais absolument standard dans le domaine de la production. Ça permet à tout le monde d'être informé avec un investissement de temps minimum, une petite demi-heure. Et lui, il gagne une vue d'ensemble sur tous les projets dont il a la responsabilité, de sorte qu'il

puisse informer ses supérieurs et résoudre les problèmes si besoin est. En fait, dans la boîte où il bossait avant, c'était standard. Il n'a pas le mérite d'avoir inventé quoi que ce soit, il a seulement emporté ses méthodes de travail avec lui. Bien que la séance de travail se tienne en visio par MS-Teams, Bruno est toujours habillé « business » ; chemise blanche, le bouton du col ouvert – le port de la cravate ayant une connotation presque trop officielle dans le contexte d'une réunion avec son équipe. Il fait toujours attention à ne pas monopoliser la parole dans ce meeting. Il connait trop de chefs qui, dans le procédé d'émission-réception lié à toute communication, semblent croire que seule leur émission apporte une valeur ajoutée, ce qu'ils qualifient néanmoins « d'échange ». Ils émettent, émettent, émettent continuellement, soit parce qu'ils sont très convaincus d'eux-mêmes, soit parce qu'ils pensent que les employés dont ils sont les supérieurs hiérarchiques – et qu'ils ont bien souvent sélectionnés eux-mêmes en entretien d'embauche – sont des abrutis finis… ou encore soit parce qu'ils ont tout simplement perdu la faculté d'écouter. Quand la parole circule dans son équipe, Bruno est satisfait. Il souhaite que les idées ne viennent pas que de lui, mais de ses équipes. Parfois, il doit se retenir d'intervenir, par exemple quand il pense que la solution proposée par William ou Emma est inappropriée ou encore quand Noah se perd dans les détails… Alors, il songe à ses cours de management et aux quatre niveaux de la vraie écoute : le téléchargement – une écoute par habitude, dans laquelle on reconnait ce que l'on sait déjà –, l'écoute factuelle – dans laquelle on identifie les différences, un peu comme en science –, l'écoute empathique – quand on se met à la place de son interlocuteur – et, finalement, l'écoute générative – quand on écoute quelqu'un en croyant à son potentiel maximal.

Ça l'a toujours beaucoup aidé, sa faculté à écouter. Parfois, il avait observé que rien que par une écoute active, il était possible de résoudre des problèmes. Tout simplement parce que la personne qui se confiait, en expliquant son problème, se sentait entendue et apportait elle-même une solution. Il pense une seconde à Clothilde, et un sourire spontané s'affiche sur son visage. Il est bien conscient que c'est sans doute un peu ça qui lui a plu chez lui.

— Je suis convaincue que la compression des données va continuer à progresser. Comment tu vois ça, Bruno ? demande Emma.

Bruno ne répond pas. Dans sa tête, les images de Clothilde défilent. Il se rappelle les nombreuses discussions qu'il a eues avec elle. Son romantisme exacerbé. Son talent inné pour la photographie. Sa beauté naturelle.